

## VIVRE

Glisser dans le vide du cœur, c'est pénétrer dans l'ancre de l'âme. Au-delà des légendes, se relier à la Source profonde, à l'Absolu, au Divin, c'est entrer dans l'instant présent et se libérer de l'emprise de l'égo, là où demeure le plus beau des cadeaux : Agapé... L'Amour.

L'Amour qui guérit tout, l'Amour qui accorde tout, l'Amour qui fait goûter à ce moment de liberté où tout est possible, ressourçant, magnifique et lumineux puis se connecter à l'Unité.

Assis sur son siège, devant son piano laqué, très pur, très brillant, où se reflètent les touches blanches, il est là ! Les portées de sa talentueuse partition sont colorées de croches et d'arpèges délicieux et palpitants ; agrémentées de dièses et de bémols allant du mineur au majeur. Elles sont saupoudrées de silences, de pauses et de soupirs, quand surgissent d'impitoyables accords fracassants dans une cadence effrénée, dont la mesure soutenue et intense souffle un tempo implacable de cette œuvre remarquable.

Il est là, dans sa redingote noire, parfaitement ajustée, rehaussée d'un jabot blanc, aucune émotion ne paraît sur son visage sévère et froid. Concentré, ses mains posées sur ses cuisses attendent la pulsion du départ. L'atmosphère est pesante. La « Grande Polonaise » va commencer. Ses doigts courent sur le clavier, les notes prennent leur envol. Dans une harmonie parfaite et mélodieuse, son visage devient grave. Les doigts se déplacent et tourbillonnent avec une agilité déconcertante. Les croches entonnent et filent vers des arpèges insoupçonnés. Les pauses sont absentes, les silences oubliés, mais les touches sont bien frappées. La respiration devient courte et oppressante. Les accords majeurs, profonds et graves, donnent des sons de plus en plus violents, expressifs et incontournables.

Sur le côté gauche du piano, un punching-ball bien scellé au sol, est droit, très digne. Son cœur s'agite au rythme des notes martelées. Le pianiste continue à les déverser avec justesse. Le punching-ball les reçoit, silencieux. Le pianiste joue encore et encore ; frapper, c'est ce qu'il fait de mieux. À chaque touche enfoncée, le punching-ball est meurtri dans sa chair, la puissance des sons résonne dans son être.

Les doigts du musicien sont montés sur ressort, un véritable virtuose qui excelle dans la déferlante de la tonalité. Tel un tsunami, une lame de fond vient déchirer le cœur du punching-ball. Le sang jaillit et gicle sur les touches blanches. Il vacille. Une autre lame l'assaille. Une voix lui dit par le biais de la musique : « Vous avez compris ?! »

Ses pieds bien ancrés sur Terre, il ne bouge pas, reste droit et essaie de ne rien laisser paraître. Mais le pianiste continue son embardée.

Sur le clavier, il en a oublié les pauses, cet instant de respiration. Son jeu est magistral. Le tsunami fait son ravage et le punching-ball souffre au plus profond de ses chairs. Il est dévasté... Puis, de la lourdeur rythmique des accords grondants, son jeu d'arpèges teinté de dièses et de triolets impose une fausse mélodie d'espoir qui semble être fraîche et chantante comme l'arrivée du printemps. Presque envoûtante, elle aurait pu alléger l'atmosphère.

Dans l'absurdité de ce concert, le cerveau n'entend plus. Pourtant à l'origine la Polonaise est si belle, révoltante certes, mais si belle !

Au plus fort du drame du concert, une voix s'élève sous les doigts du pianiste : « SLA ».

Les cordes vibrent ! Les arpèges s'affolent. Le punching-ball est transpercé, il se liquéfie jusqu'à retrouver son identité originelle, les codes ont changé et Nicole reprend sa place, avec une seule idée en tête, sortir de ce cauchemar.

- « SLA, ou sclérose latérale amyotrophique, c'est une maladie dégénérative avec perte d'autonomie, paralysie totale et mortelle », dit la voix.

L'instrument gronde, le rythme cadencé des accords fracassants entre en résonance. L'éminent professeur vient de troquer son costume de scène pour une blouse blanche.

Les battements cardiaques tambourinent violemment dans la poitrine de Nicole :

- « Ah... mortelle ?! Abasourdie. Alors que faisons-nous maintenant ? Vous avez bien un traitement ? »
- « Non. Pas de traitement, mais un cachet qui pourrait freiner éventuellement l'évolution de la maladie. »
- « C'est une plaisanterie Docteur, c'est du Molière, du Vaudeville ? »
- « Non, répond le docteur, cette maladie est très méconnue de la science. Les cellules du système nerveux central meurent et ne communiquent plus avec les deux nerfs motoneurones. Ils ne peuvent plus transférer d'informations de motricité aux muscles concernés. Est-ce bien clair maintenant Madame ? »
- « Oui. Combien de temps ? »
- « Quatre à dix ans, ou vingt peut-être. Un patient me consulte depuis vingt ans. »
- « Alors, nous serons deux. »

Les doigts ralentissent sur le clavier, ils deviennent plus légers, les notes de musique s'adoucissent. Des gouttelettes de sueur perlent sur les visages. Le concert s'arrête. C'est fini. La Polonaise a fait son œuvre ! Le pianiste pose ses mains sur ses cuisses. Le punching-ball est sonné mais présent ; il ne bouge pas. La lumière s'éclaire. Le musicien salue, satisfait de son jeu, mais aucun applaudissement à la clé. Il va pour quitter la scène, fait quelques pas, puis, soudain il se retourne, les épaules rentrées, le dos légèrement courbé, le regard placide, désabusé par l'ignorance scientifique et son impuissance.

La main de Bernard, douce et chaleureuse, se glisse dans celle de Nicole. Leurs regards embués et voilés de tristesse se croisent et s'enfoncent dans la profondeur de leurs êtres.

- « Je suis là. »

Trois mots qui caressent le cœur.

Tous deux sortent de la salle les mains entrelacées, rassurantes. Dehors, sur le perron, il fait nuit, il pleut, deux cœurs pleurent. Il est 15h. Comme c'est étrange cette obscurité soudaine dans ce bel après-midi d'automne. Les arbres ont échangé leurs feuillages verts pour des couleurs dorées. Cette saison était encore si lumineuse ce matin. Oui, rien ne sera plus jamais comme avant...

À la maison, le regard interrogateur de nos trois enfants se fait pressant. Comment leur dire ? Comment leur dire que la vie de cinq personnes est dévastée ? Comment leur dire d'accepter l'inacceptable, le deuil d'hier et ses jours heureux et l'angoisse des mois à venir criblée de doutes, de peurs, de culpabilité avec la déchéance du corps jusqu'à son anéantissement selon les croyances biologiques ? Vivre à mes côtés, c'est certainement souffrir et pourtant j'ai tant d'amour à donner, tant d'amour à recevoir, tant d'amour à partager.

Après avoir pleuré durant huit jours et plus encore, le cœur asphyxié de colère et inondé de chagrin, Nicole entreprend une introspection de sa conscience. Deux solutions s'offrent à elle : la première pourrait bien être la Suisse pour recevoir une injection, mais après avoir mûrement réfléchi, cette intervention lui parut tellement mortelle qu'elle autorisa son esprit à s'ouvrir vers une seconde orientation. En un éclair, un mot se plaqua devant ses yeux :

VIVRE.

Mais vivre, se dit-elle, c'est vivre avec la peur au ventre de souffrir pour mourir et mourir. Mais au-delà de mourir physiquement, c'est mourir dans les esprits peut-être, c'est disparaître tout doucement des cœurs et être diluée dans l'espace-temps et puis, plus RIEN. C'est humain n'est-ce pas ? C'est comme ça. Alors, murmure-t-elle, parlez de moi, de nos éclats de rire, de nos moments heureux si précieux.

- Décroche Nicole !... Tu peux aussi Vivre dans la joie, vivre avec des feux d'artifice pleins les yeux, vivre en te créant des arcs en ciel, lui confie sa petite voix douce et complice. C'est magique et magnifique les arcs en ciel, ils ont le pouvoir de te faire retourner dans ton âme d'enfant. Change de regard, de pensées, d'habitudes... La vie est un trésor merveilleux et sacré, un diamant scintillant aux multiples éclats. Souviens toi, tu as quatre ans, restes-y, c'est désormais ton nouvel univers, ton lieu de vie. »

Mais comment accéder à ce monde merveilleux, c'est si loin que j'en ai oublié le chemin...

« Viens avec moi, lui chuchote sa petite Nicole, je te guide. Installe-toi confortablement en posture de méditation, respire profondément, ferme les yeux et laisse-toi pénétrer dans la détente. Prends le temps, de te poser et d'observer, de rêver, de jouer, le temps de t'émerveiller, de t'enthousiasmer et d'aimer. Entre dans un cœur vide, c'est le sanctuaire de ton âme d'enfant, là où tu t'abandonnes totalement à la Source et ne fait plus qu'un avec le Grand Tout, le Tao, le Divin, puis il te suffit d'Être,

ÊTRE CELA. »